Document generated on 04/27/2024 4:12 a.m.

Liberté

Pourquoi je ne peux plus employer le mot *écrivain*

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 50, Number 4 (286), December 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63786ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2009). Pourquoi je ne peux plus employer le mot *écrivain*. *Liberté*, *50*(4), 124–125.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

POURQUOI JE NE PEUX PLUS EMPLOYER LE MOT *ÉCRIVAIN*

Féministe, je ne pratique pas la féminisation des titres. Libre à chacun d'écrire « sculpteure », « professeure », « médecine » ou « écrivaine » : pour ma part, je mets « écrivain ». Je pourrais m'expliquer là-dessus, ayant un peu réfléchi aux motifs d'une résistance d'abord instinctive, puis raisonnée, mais si peu répandue au Québec qu'elle appelle aussitôt le stylo du correcteur, sans état d'âme, comme on corrigerait un accord fautif ou un *s* manquant. Sans consulter l'auteur, bien sûr — l'auteur sans *e*, est-il besoin d'ajouter.

C'est la mésaventure qui m'est arrivée dans le dernier numéro de *Liberté* (nº 285, « Mythes de chez nous, 1959-2009 »), où j'ai répondu avec plaisir à l'invitation qui m'était faite d'évoquer mes années à *Liberté*, alors que la revue, avec raison, entendait souligner ses 50 années d'existence. Le mot « écrivain » revient une vingtaine de fois dans l'article que j'y signe sous le titre « S'entourer », ce qui n'a rien d'étonnant, s'agissant d'une revue littéraire. Mais, à deux reprises, le jeu grammatical de l'apposition ou de l'attribut aidant, me voilà affublée de l'étiquette « écrivaine », découverte une fois le numéro imprimé.

D'abord, j'en ai ri. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive. Un jour, dans les pages du *Devoir*, dans un article sur Virginia Woolf, j'avais cru pouvoir me retrancher derrière l'expression « femme écrivain », suffisamment éloquente, avais-je estimé, sur le sexe et le cycle menstruel du sujet de l'article (puisqu'il s'agit là d'une question de première importance) pour qu'on n'ait envie d'en remettre. Mal m'en prit. Au *Devoir* aussi, un correcteur bien intentionné — c'était un homme, je l'ai vu à sa barbe de deux jours — corrigea et me fit écrire, à mon insu, un superfétatoire « femme écrivaine », découvert dans le journal du lendemain.

Donc, maintenant, je ris jaune. Et je m'interroge. Que cache ce consensus, ce conformisme souriant qui voit un simple oubli là où s'expriment des convictions, il est vrai avec retenue ? Il n'empêche : longue vie à *Liberté* !